



VUE DE LA MAISON DE LONGWOOD, RÉSIDENCE DE NAPOLEON Ier PENDANT SA CAPTIVITÉ A SAINTE-HÉLÈNE

Une odeste habitation de deux pièces, entourée d'un petit jardin, telle était à Sainte-Hélène la résidence du grand conquérant qui avait habité les palais des Tuileries, de Schoenbrunn et du Kremlin. Ce dessin est dû à un des compagnons de captivité de l'Empereur.—(Collection de S. A. I. le Prince Victor.)

Les geôliers de Napoléon Ier jugés par un Anglais

Si la captivité de Napoléon à Sainte-Hélène éveille dans les cœurs français une douloureuse émotion, dit notre confrère de La Lecture pour Tous, comment est-elle appréciée par les Anglais ? Que la conduite du gouvernement anglais soulève aujourd'hui, même chez nos voisins d'Outre-Manche, la réprobation de tous les hommes de vues hautes et d'esprit indépendant, n'est-ce pas là une des plus éclatantes revanches de l'impartiale histoire ? Voilà ce que proclame l'un des personnages les plus considérables de l'Angleterre actuelle, lord Rosebery, dans un livre intitulé : "Napoléon, la dernière phase." Ce livre, dont la librairie Hachette publie la traduction et qui est appelé à avoir chez nous comme dans le monde entier un immense retentissement, est un acte d'impartialité et de courage, dont nous devons nous montrer tout particulièrement reconnaissants et qui fut le plus grand honneur à l'homme d'Etat qui a voulu en prendre l'initiative et la responsabilité.

Le seul nom de Sainte-Hélène éveille chez nous tout un cortège d'images douloureuses. Nous assistons par la pensée à la lente agonie d'un grand homme, abreuvé d'amertumes et de tristesses, miné par la souffrance morale plus encore que par le mal physique, tué par le chagrin. D'eux-mêmes, quelques-uns des traits du tableau se précisent dans notre esprit.

Nous nous souvenons que rien ne fut épargné au glorieux vaincu de ce qui pouvait lui rendre sa captivité plus pénible, et que ses gardiens s'appliquèrent à se conduire en geôliers. Défense de sortir sans être escorté d'un officier anglais ! Pas un chemin qui ne soit gardé par un soldat en faction ! A celui qui a promené par l'Europe toute entière ses armées victorieuses, on mesure l'espace, on marchande l'air qu'il respire. Il a eu cent palais : on le loge dans une grange. Afin de l'humilier plus sûrement et de lui donner la sensation elle-même de sa détresse, on le condamne à un dénuement honteux : l'habitation est délabrée, le mobilier est rudimentaire, la nourriture est répugnante.

Cet exil est si atroce que les compagnons volontaires de Napoléon finissent par n'en pouvoir supporter les tortures. Ces courtisans du malheur se découragent et sentent leur dévouement faiblir sous l'influence dissolvante d'une vie uniforme et morne. Leur esprit s'inquiète, leur humeur s'aigrit. On voit naître parmi eux des rivalités, des jalousies, dont l'Empereur est tout à la fois l'objet et la victime. C'est dans ce milieu de mesquines agitations, parmi les querelles de ses amis, sous l'étroite et taquine surveillance de ses gardiens, c'est dans cette atmosphère étouffante que languit Napoléon. Ses journées se traînent, mal remplies par des lectures, des dictées, des discussions, surtout par d'interminables rêveries. Cet homme, qui

avait été un géant du travail, périt de désespoir. Sa santé s'altère ; un mal, dont on ne soupçonnait pas la gravité, l'emporte, encore jeune, à un âge où les années n'auraient pas suffi à épuiser sa constitution robuste et son puissant génie.

Voilà bien sous quel aspect nous apparaît la captivité de Napoléon à Sainte-Hélène. La littérature et les arts, les vers des poètes et les compositions des dessinateurs, les odes de Béranger et de Victor Hugo, les lithographies d'Horace Vernet, ont contribué à en fortifier dans nos esprits l'impression. Mais cette impression est-elle juste ? Concorde-t-elle avec la réalité des faits ? Est-ce ici de l'histoire ? Ou serait-ce l'histoire modifiée par la poésie et transformée par la légende ? La captivité de Napoléon fut-elle si rude que nous l'imaginons ? Les traitements des Anglais furent-ils aussi impitoyables ?

Ce qui pourrait être ici de nature à provoquer le doute, c'est que les témoignages par lesquels nous sommes renseignés émanent presque tous des compagnons eux-mêmes de Napoléon.

Le *Mémorial de Sainte-Hélène*, paru en 1823, est la plus célèbre des publications relatives aux dernières années de l'Empereur. Or l'auteur, le comte de Las Cases, était le compagnon favori de Napoléon, et avait reçu mille marques de son amitié. Admirateur fanatique du grand homme, il le vénère comme un idole, le présente comme perpétuellement sublime. Non seulement Las Cases est un courtisan, c'est en outre un écrivain de profession. Il a vu dans le récit de cette captivité un magnifique sujet littéraire. Il a poussé la narration à l'effet. Soucieux avant tout du pittoresque et du dramatique, il n'a même pas craint d'insérer des pièces fausses dans sa relation.

Puis voici Montholon qui, lui aussi, est un servi-

teur dévoué et un ami : son livre est une apologie du Maître. D'ailleurs, il ne parut que longtemps après les événements, en 1847, ce qui en diminue la portée.

Enfin, tout dernièrement, on nous a donné le *Journal* du baron Gourgaud. Et Gourgaud est plein d'une affection jalouse et tumultueuse pour l'Empereur, qu'il a suivi à travers l'Europe et dont il a sauvé la vie. Tous ces livres ont donc un défaut commun, c'est d'émaner d'hommes à qui il était difficile d'être impartiaux : on ne peut les accepter sans réserve.

D'autre part, nous avons une disposition instinctive à abonder dans le sens des écrivains amis de Napoléon. Nous sommes Français : nous prenons parti pour Napoléon, nous nous associons à ses souffrances. Pour avoir de la captivité de Sainte-Hélène un tableau définitif, il faudrait qu'il fût tracé par un homme qui étant dans des conditions d'impartialité où nous ne pouvons nous trouver, aurait soumis à un contrôle minutieux le témoignage des compagnons de l'Empereur. Supposez que cet historien soit un Anglais. Supposez que cet historien anglais nous donne un livre confirmant l'opinion reçue en France sur les dernières années de Napoléon. Ce livre, composé par un Anglais, ne passerait-il pas pour décisif ? Or, ce livre existe. Il vient d'être écrit par l'un des principaux hommes d'Etat de l'Angleterre : lord Rosebery. Ancien président du Conseil, chef du parti libéral, continuateur de Gladstone, lord Rosebery est un des plus hauts représentants de l'opinion anglaise. Comme tous ses compatriotes, il est fier de sa race et de sa naissance, il est très attaché à la tradition nationale. Mais il est d'esprit ouvert, exempt de préjugés, et il a de la sympathie pour la France. Il s'est donné la tâche de soumettre à une critique très sévère tous les témoignages relatifs à Sainte-Hélène. Il n'a pas craint de s'exprimer en toute liberté sur l'attitude du gouvernement anglais. C'est un courage qui lui fait grand honneur et témoigne d'autant d'indépendance que de hauteur de vues.

Lord Rosebery juge sévèrement les gardiens de Napoléon

Lord Rosebery est révolté par la série de vexations, de taquineries, d'humiliations auxquelles fut soumis Napoléon dès le moment où il posa le pied sur le *Northumberland*. L'amiral Cockburn le considère "comme un général anglais en disponibilité," et lui donne une cabine de douze pieds sur neuf ; lorsqu'il paraît, tête nue, sur le pont, les officiers restent couverts, et l'on met un factionnaire à sa porte pour l'empêcher de communiquer avec l'équipage.

On arrive à Sainte-Hélène, après deux mois d'une rude traversée. Le premier aspect de l'île était bien fait pour inspirer un sentiment d'effroi et de désespoir. Quelle prison que ce rocher perdu dans l'océan ! Quelle douleur encore, après deux pénibles mois passés aux *Briars*, que la vue de cette maison de Longwood, que Cockburn, avec une ironie raffinée, dépeignait comme "aussi agréable que Saint-Cloud" ! Pourtant, l'Empereur et ses compagnons auraient pu y vivre, si l'on avait daigné leur procurer quelque confort, ou si on leur avait laissé une liberté relative. Mais cela ne faisait pas le compte du gouvernement anglais. Il entendait traiter l'Empereur en criminel, lui infliger un réel supplice. En confiant à Hudson Lowe, qui prit possession de son poste au mois d'avril 1816, la garde de l'impérial prisonnier, c'était bien un geôlier que l'Angleterre avait choisi. Lord Rosebery juge, avec une impitoyable sévérité, ce triste personnage.

"Il n'est pas, dit-il, de nom dans l'histoire aussi malencontreux que celui d'Hudson Lowe. Sa malchance voulut qu'il acceptât une position où il était difficile à quiconque et à lui impossible de réussir. C'était un homme à l'esprit étroit, ignorant, irritabile, sans l'ombre de tact."

Tous les témoignages, d'ailleurs, s'accordent sur ce point, ceux même des rares défenseurs d'Hudson Lowe. Pour ne citer que le plus autorisé, voici ce qu'en dit Wellington : "C'était un choix déplorable. Il manquait à la fois d'éducation et de jugement. C'était un sot."